

L'économie sociale et solidaire face aux défis de l'innovation sociale et du changement de société



AXE 4 : Les effets de transfert de modèles d'un continent à l'autre **Atelier 4.2 Comment se transposent les innovations sociales ?**

► **Titre de la communication :**

Le mouvement cartonero : Etude de cas. De l'innovation par le désapprentissage (L.M.C.E.C.)

► **Acronyme :**

[LMCEC]

► **Auteur :**

Nicolas DURACKA

(Alter-maison d'édition Cephisa Cartonera, Groupe de recherche « Communication et Solidarité », Université Blaise Pascal, Clermont-Ferrand)

Le mouvement cartonero : Etude de cas.

De l'innovation par le désapprentissage

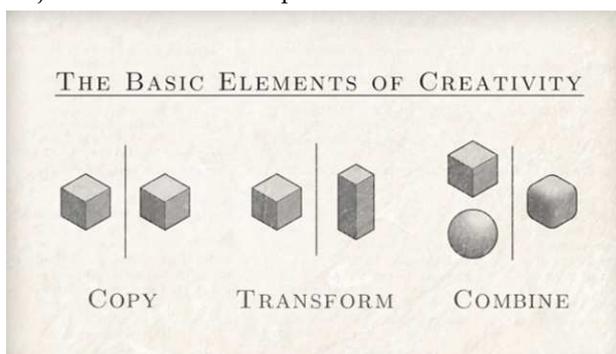
« La nécessité est la mère de l'invention » nous disait Platon 400 ans avant JC dans la Grèce antique source de nos démocraties modernes. Aujourd'hui, cette nécessité est une évidence. En 2008 les gouvernements mondiaux ont réinjecté des milliards d'euros dans les circuits financiers afin de garder à flots un système déjà vacillant (En France, ce sont plus de 50 milliards d'euros qui ont été utilisés dans des plans de soutien aux banques). En 2012 le système bancaire américain fait encore face à des pertes de plus de \$ 3.000 milliards, le Japon est définitivement entré en dépression, et la Chine se dirige vers une croissance zéro. En Europe, nous sommes pleinement rentrés dans une nouvelle période marquée par la hausse du chômage de masse et des inégalités. En France, les chiffres de l'INSEE nous montrent qu'entre 1968 et 2010 le taux de chômage est passé de 3% à près de 10% et selon l'observatoire des inégalités entre 2004 et 2008, les 0,01 % les plus riches ont vu leur revenu annuel s'accroître de 180 000 euros ! Alors qu'allons-nous faire de cela ? Devons-nous rebâtir le temple du libéralisme sur ses propres ruines ? Ou allons-nous décider de changer de modèle ? Quelles alternatives se présentent à nous ? Nous parlons alors de plus en plus du secteur de l'économie sociale et solidaire et du rôle moteur de l'innovation sociale pour un changement de société. Mais qu'est-ce que l'innovation sociale ? Comment se présente-t-elle sur le terrain et comment doit-elle être pensée aujourd'hui pour qu'elle devienne une vraie ressource d'avenir ? C'est ce à quoi nous allons nous attacher à répondre en abordant ce thème de l'innovation sociale puis en traitant d'un cas particulier, celui du mouvement cartonero. Enfin, dans une troisième partie il s'agira d'aller plus loin afin d'imaginer comment l'innovation sociale pourrait s'imposer et quels sont les défis contemporains pour lui faire la part belle. Pour cela, nous aborderons deux notions importantes, celles de la créativité et du désapprentissage.

I. L'innovation Sociale moteur de l'économie sociale et solidaire

Aujourd'hui, réinjecter de l'argent en masse ne résoudra pas le problème profond. Il est nécessaire de repenser notre système économique et de revenir à une réflexion à plus long terme afin d'améliorer l'économie verte, préparer le vieillissement ou lutter contre les inégalités. Geoff Mulgan, co-fondateur de la Young Foundation aux côtés de Michael Young, affirme que l'on devrait utiliser la crise pour développer une nouvelle forme d'économie qui permettrait un meilleur équilibre entre économie et avancées sociales (Mulgan 2006). En effet, pourquoi continuer à favoriser la consommation plutôt que de changer nos habitudes de consommation ? C'est la question que pose le secteur de l'économie sociale et solidaire qui met en action une autre forme d'entrepreneuriat plus sociale. Celle-ci veille à l'efficacité économique, bien sûr, mais veille aussi à l'impact social, sociétal et environnemental de ses actions et se dote d'une gouvernance plus démocratique. Les structures de l'économie sociale et solidaire (associations, entreprises sociales, coopératives, fondations ou encore mutuelles) mettent l'accent sur le lien plutôt que sur le bien. Au total se sont 215000 établissements en France qui pèsent plus de 12% de l'emploi et 8% du PIB en 2010. Cette même année lorsque le secteur privé augmentait ces effectifs de 1,8%, celui de l'entrepreneuriat sociale les augmentait lui de 2,4% malgré la crise ! L'économie sociale et solidaire est avant tout un état d'esprit qui vise à réinventer l'entrepreneuriat dans une finalité sociale, une lucrative limitée, une gouvernance démocratique et un fort ancrage territorial afin de répondre non pas à la demande mais à des besoins de société. Selon Bouchard (2007) l'économie solidaire est un facteur et un moteur de l'innovation sociale. Replacer l'homme au centre de l'activité économique est un défi contemporain, alors dans le nouveau contexte de la gouvernance institutionnelle, l'économie solidaire est un véritable outil pour atténuer les défaillances du marché, les défis politiques et relever les difficultés des Etats Providences dans la lutte contre la pauvreté et l'exclusion. Il est donc urgent d'améliorer notre regard sur l'économie sociale et solidaire afin de favoriser les processus d'innovation sociale, mais qu'est-ce que l'innovation sociale ?

On considère souvent, de façon trop simpliste, que l'innovation sociale c'est « faire autrement » (Chambon et al. 82). Mais cette notion semble plus complexe. Selon le BEPA (Bureau des Conseillers de Politique Européenne), le terme innovation se réfère à la capacité de mettre en œuvre des idées nouvelles qui ont fait leurs preuves. Le social quant à lui renvoie à la nature et aux valeurs de l'innovation. Une valeur qui est moins concerné par le profit et plus par des questions comme la qualité de vie, la solidarité et le bien-être. Le CRISES (Centre de Recherche sur les Innovations Sociales) quant à lui définit l'innovation sociale comme une intervention initiée par des acteurs sociaux pour répondre à une aspiration, subvenir à un besoin, apporter une solution ou profiter d'opportunités d'action afin de modifier des relations sociales, de transformer un cadre d'action ou de proposer de nouvelles orientations culturelles. En se combinant les innovations peuvent avoir à long terme une efficacité sociale qui dépasse le cadre du projet initial et représenter un enjeu qui questionne les grands équilibres sociétaux. Elles deviennent alors une source de transformations sociales et peuvent contribuer à l'émergence de nouveaux modèles de développement. Afin de respecter une croissance durable, le rapport de l'union européenne du BEPA affirme que l'innovation sociale est nécessaire pour lutter contre la pauvreté, créer de l'emploi, développer les capacités et la participation, promouvoir des changements dans les habitudes de production et surtout de consommation. L'innovation sociale a donc pour but fondamental de répondre à des besoins sociaux peu ou mal satisfaits et comme Mulgan (2006) l'explique, un moment de crise comme nous sommes en train de la vivre est un moment où la stabilité est secoué, prendre des risques est vivement encouragé car c'est le bon moment pour promouvoir une vision élargie de l'innovation qui englobera aussi bien la technologie que le sociale, la société et la systémique.

Cependant, il est nécessaire de distinguer innovation et invention afin d'éviter la confusion entre un produit et un processus. L'innovation sociale n'est pas la création d'une idée entièrement nouvelle mais la réorganisation des éléments existants. C'est pour cette raison qu'elle émerge souvent de différents secteurs car la juxtaposition de différentes perspectives peut générer de l'innovation sociale. Ce regard nous permet de revisiter le concept même d'innovation. En effet, si l'on reprend la définition du terme, elle nous apprend que c'est « l'action d'innover soit introduire quelque chose de nouveau pour remplacer quelque chose d'ancien dans un domaine quelconque ». Cette définition ne semble pas tout à fait exacte. L'innovation est un acte de créativité qui n'a rien de nouveau et qui n'est pas là pour remplacer quelque chose d'autre. La créativité et l'innovation, comme nous l'apprend Malcom Gladwell (2001) (ainsi que le réalisateur américain Kirby Ferguson), n'ont rien de magique. Ces notions sont entourées d'un certain nombre de mythes qui prétendent qu'elles seraient le fruit des génies alors que la créativité et l'innovation ne sont qu'une copie. En effet, la copie est notre manière fondamentale d'apprendre. Gabriel Tarde dans « Les lois de l'imitation » (1993) avait déjà abordé le sujet en affirmant que « L'être social, en tant que social, est imitateur par essence, et que l'imitation joue dans les sociétés un rôle analogue à celui de l'hérédité dans les organismes ou de l'ondulation dans les corps bruts [...] Dans une certaine mesure, les découvertes, les initiatives déjà faites et propagées avec succès, déterminent vaguement le sens dans lequel auront lieu les découvertes et les initiatives réussies dans l'avenir ». Nous ne pouvons donc pas innover sans connaître la langue de notre domaine, ce que nous faisons par émulation car nous avons besoin de copier pour construire les bases de la connaissance et de la compréhension. Une fois que l'on a assimilé les bases de la copie, il est alors possible de créer quelque chose de neuf par la transformation. Il existe bel et bien des avancées majeures mais ce ne sont pas des créations sinon une amélioration constante d'inventions d'autres personnes car



les avancées les plus spectaculaires ne peuvent être faites que lorsque les idées sont combinées. Alors, la copie, la transformation et la combinaison sont les briques de la construction de la créativité, de l'innovation. Prenons un exemple, Henri Ford n'a pas inventé la chaîne de montage, les pièces détachées ni même l'automobile. Mais tous ces éléments furent combinés en 1908 pour construire la première voiture en quantité industrielle (la ModeT). Celui-ci affirmait donc avec lucidité « je n'ai rien inventé. J'ai

simplement assemblé les découvertes d'autres, qui avaient derrière eux des siècles de recherches. Si j'avais travaillé 50 ans, 10 ans ou même 5 ans plus tôt, j'aurais sans doute échoué. Et il en est de même pour toutes choses. Le progrès arrive quand tous les facteurs sont rassemblés et qu'il est inévitable. Dire que quelques hommes sont responsables des plus importantes avancées de l'humanité est le pire des contresens ! » Nous pourrions nous interroger alors. Que ce serait-il passé si Thomas Edison n'avait pas contribué aux avancées de l'électricité ? Si Christopher Lathan Sholes n'avait pas favorisé le développement du clavier ? Si Tim Berners-Lee n'avait jamais eu les moyens de développer le World Wild Web ? Notre monde aurait-il été différent ? Serait-il moins avancé ? Et bien non, car peu importe si une avancée majeure a eu lieu car en général d'autres personnes sont sur la même voie. Exemples, Isaac Newton et Gottfried Leibniz inventèrent ensemble le calcul vers 1684, et Alexandre Graham Bell et Elisha Gray déposèrent leurs demandes de brevets pour le téléphone le même jour. On appelle cela des découvertes multiples qui reposent sur le fait que les innovations naissent dans des lieux distincts à des instants proches. Cela marche pour les innovations technologiques mais aussi dans l'art. Ces innovations qui apparaissent au même moment sont parfois des hasards mais parfois totalement inévitables.

Aujourd'hui, l'innovation sociale est totalement inévitable mais elle souffre d'un grand manque de considération. Les états continuent à maintenir à bout de bras le système financier et contribuent donc à maintenir une grande partie des problèmes sociaux directement liés au marché qu'il devra ensuite soutenir, et fournir l'essentiel des ingrédients de la protection sociale (santé, éducation, sécurité, logement etc...). Ce cercle vicieux exacerbé par la crise pourrait être absorbé par d'autres secteurs de l'économie et de la société si l'aide des pouvoirs publics se tournait d'avantages vers les innovateurs sociaux. Constatons d'ailleurs qu'en science nous faisons systématiquement des expériences et nous dépensons 2 à 4% de notre PIB dans les découvertes scientifiques et technologiques. Or il n'y a pas d'investissements comparables pour essayer de développer les aspects délaissés par le capitalisme comme la compassion, l'empathie, la solidarité etc... La crise est donc susceptible d'avoir un effet paradoxal. Alors qu'elle pourrait inciter les acteurs de la société civile, par nécessité, à innover, elle provoquera aussi chez eux une grande souffrance à cause des réductions des dépenses publiques (Mulgan 2007, Jouen 2009, Hamalainen et Heiskala 2007) ce qui appelle définitivement à la reconnaissance du bien être impliquant plus de reconnaissance de la capacité d'innovation ou l'approche sociale est soutenue et promue. Qu'à cela ne tienne, les citoyens savent prendre leurs responsabilités et les moments de profondes crises peuvent être des moments d'opportunité car elles font surgir des idées de l'ombre. En effet, ici-bas il y a quelques yeux qui voient le monde différemment. Ce sont ceux qui, déjà à l'école, regardaient par la fenêtre ou rêvassaient le nez en l'air en marchant dans la cours de récréation. Ceux qui, lorsqu'ils grandissent, s'enveloppent toujours un peu plus d'un voile d'imaginaire, de rêves et d'utopies car la sauvagerie du monde les effraie. Et, si toutefois quelques-uns d'entre eux se regroupent, cela peut donner lieu à un formidable élan de spontanéité, de création et d'échange comme en témoigne la vague multiplicatrice des éditions cartonera à travers le monde.

II. Etude cas : Le mouvement cartonero

Nous venons de le voir l'innovation sociale peut émerger de tous les domaines de l'économie moderne. Aujourd'hui, le monde de l'édition connaît un véritable élan alternatif, issue d'une authentique innovation sociale et qui ne cesse de grandir à travers le monde, c'est ce que l'on appelle le « mouvement cartonero ». Comme dans la majorité des processus d'innovation, on peut déceler cinq étapes dans le développement de ce mouvement.

1. Dans un premier temps l'idée émerge, le problème est diagnostiqué de tel sorte que ce ne sont pas seulement les symptômes mais les causes profondes qui soient abordés.

Après l'aggravation de la crise économique et sociale qui touchait l'Argentine depuis la fin des années 1990 (le célèbre *corralito*¹), les rues se remplirent de « cartoneros », ces exclus poussant d'immenses chariots et obtenant de

¹ Nom informel donné aux mesures économiques prises en Argentine le 1^{er} décembre 2001 visant à mettre fin à la course aux liquidités et à la fuite des capitaux. En espagnol *corralito* est le diminutif de *corral* qui sert à restreindre le mouvement des animaux.

modestes rétributions de la collecte du carton et des dérivés du papier. Ce phénomène qui constitue une réponse aux problèmes du chômage et de pauvreté extrême perdure malheureusement aujourd'hui et concerne toujours un peu plus de 6000 personnes dans la capitale Argentine. En cette époque terrible pour l'Argentine se sont tous les secteurs de l'économie qui furent touchés, sans épargner l'édition. Déjà impactées par le monopole grandissant des grosses entreprises éditoriales depuis les années 80, le début des années 2000 fut fatal pour les petites structures qui voyaient le prix du papier augmenter de 300%. La répercussion directe du phénomène eu pour conséquence l'augmentation du prix du livre (approximativement 80 pesos), difficile à digérer pour une population argentine grande amatrice de lecture. A cela c'est ajouté un processus de « bestsellerisation » soit la fermeture quasi-totale de l'édition à de jeunes auteurs trop souvent synonymes de prises de risques financiers.

2. Puis, est généré l'idée afin de tenter de régler le problème identifié et l'idée est expérimentée à travers des projets pilotes.

En temps de crise, le génie s'aiguise et les idées sont le seul moyen de garder l'espoir. En réponse à la situation des « cartoneros », des jeunes auteurs et de toute une population, un jour de janvier 2003, le jeune écrivain argentin Washington Cucurto et l'artiste plasticien Javier Barilaro créèrent les éditions Eloisa. « Nous achetons le carton aux cartoneros qui viennent à la fabrique avec du carton spécialement sélectionné. Ce carton on le découpe, on le peint puis on colle à l'intérieur le livre, que nous imprimons sur notre Multilith 1250. Et c'est fait ! C'est simple et beau, c'est un livre de carton... » écrit alors Cucurto dans le manifeste de cette alter maison d'édition d'un nouveau genre (Akadomia Cartonera, 2009). Notons que l'innovation cartonera n'est encore qu'un processus de transformation et de combinaison qui génère un système de production de livre utilisant des principes préexistants.



3. Ensuite vient le déplacement du pilote à une innovation sociale solidement établie par l'identification d'une forme juridique et fiscale et des flux de revenus pour assurer la viabilité à long terme.

Quelques mois plus tard, les éditions Eloisa enfantèrent d'Eloisa Cartonera, coopérative éditoriale dont les membres affirment que ceci est « plus une proposition ou une alternative qu'une révolution » avant de poursuivre en toute humilité « le plus important pour nous c'est de vivre et travailler dans des conditions dignes, de faire quelque chose d'utile pour la société et être indépendant. L'entreprise artistique est un moyen et non pas une fin. C'est un socle d'expression ». En effet, même si Eloisa vend ses œuvres entre 5 et 20 pesos (soit 1 à 4 euros), cela permet aux membres de la coopérative de vivre dignement. Par ailleurs, si le prix de vente est peu élevé, le coût de production est lui aussi très faible car les auteurs cèdent les droits à la petite maison d'édition. C'est une démarche de soutien à un projet solidaire qui permet tout de même de présenter un catalogue impressionnant de près de 200 titres où l'on peut rencontrer des plumes comme celles de César Aira, Ricardo Piglia ou encore Rodolfo Fogwill que la littérature sud-américaine n'enorgueillie d'avoir en ses rangs et qui ont attiré foule de jeunes auteurs brillants à la porte de cette petite maison d'édition. Depuis quelques mois la coopérative portègne

a franchi un nouveau cap dans sa croissance puisqu'elle est propriétaire d'une parcelle d'un hectare sur la commune de Florencio Varela dans la grande banlieue de Buenos Aires. Sur ce lopin de terre les membres de la coopérative ont pour objectif de faire de l'agriculture organique mais aussi de construire une petite maison qui pourra accueillir l'atelier de production et quelques auteurs désireux de bénéficier du calme d'une retraite pour y produire des textes qui prendront racines dans la terre fertile de la « *buena onda*² » d'Eloisa. Eloisa Cartonera existe aujourd'hui depuis un peu plus de huit années et peut brandir bien haut son autonomie. La coopérative a même permis à certains de ces travailleurs de sortir de la rue afin de prétendre à une activité plus pérenne. C'est notamment le cas de « La Osa » (Miriam Merlo) qui collectait le carton il y a quelques années et qui dorénavant participe au projet depuis l'intérieur.

4. La diffusion de l'innovation sociale (la « diversité multiplicatrice » du mouvement cartonero)

Eloisa Cartonera a aujourd'hui des petites sœurs. En réalité, c'est plus de quatre-vingt-dix maisons d'éditions qui ont pris le chemin de la « mère cartonnière » ces dernières années. Pour Johana Kunin, anthropologue argentine qui a parcouru le continent sud-américain à la rencontre de certains des projets cartoneros, il ne s'agit pas d'un phénomène « non je parlerais plus de multiplication cartonnière si il fallait donner un nom à cette vague ». En effet, c'est entre 2009 et 2010 que la famille cartonera s'est agrandie de façon exponentielle mais comme dans toutes familles aucun des projets ne se ressemblent traits pour traits, le même carton recouvre leurs pages mais les idéaux, les directions et les aspérités sont différentes mis à part ce désir commun de démocratiser la littérature. Lorsqu'en 2005 ont fleuri de nouvelles « cartoneras » au Pérou, en Bolivie, au Chili ou encore au Paraguay, l'extension du concept a fait apparaître la grande adaptabilité de ce système éditorial. Quant à l'apparition du phénomène en Europe, il a dû être en grande partie révisité. Néanmoins, aujourd'hui, près d'une centaine de projets similaires se développent à travers le monde. Mais comment cette exportation s'est-elle ajustée aux différentes réalités nationales ? Cet essaimage spontané est conceptualisé comme un processus de « diversité multiplicatrice » (Duracka, Maffet, 2011). Eloisa Cartonera représente à travers la création du concept cartonero un élément « de » diversité dans le panorama éditorial classique qui, par la flexibilité et la grande adaptabilité de son système de fonctionnement, a amorcé l'élan « des » diversités dans le paysage alter-éditorial « cartonero ».

Tout d'abord, notons que la base du concept se maintient soit, produire manuellement des livres de carton vendus à petits prix. Mais puisqu'une somme de facteurs diffère (contexte social, économique, éditorial etc...) c'est autant d'éléments du système qui ont été adaptés. Concernant la fourniture en carton, comme matière première, il est assez rare que cela se fasse directement en relation avec les « cartoneros », soit parce que cette action représente un coût qui ne peut pas être supporté par de petites structures, comme c'est le cas pour Yerba Mala Cartonera en Bolivie par exemple, soit tout simplement parce que les « cartoneros » n'existent pas, comme il est évident de le constater en Europe. Alors la collecte est assurée de manière autonome (exemple Yiyi Jambo au Paraguay) ou grâce à un réseau de commerçants et d'entreprises prêts à collaborer (exemple Cephisa Cartonera en France). Dans ce cadre, l'action sociale et solidaire se reporte sur des démarches distinctes comme celles de Sarita Cartonera (Pérou), Dulcinéa Catadoa (Brésil) ou Mandragora Cartonera (Bolivie) qui contribuent à l'alphabétisation et à l'aide à l'enfance. Ou encore la Guêpe Cartonnière (France) qui mène des ateliers de création de livres en carton avec les populations en difficultés de la Croix Rouge.

Par ailleurs, la démarche artistique, qui fait de chacun des livres un objet unique, est un des éléments de diversité remarquable car chacun des projets offre une dimension esthétique spécifique. On notera la démarche de Casamanita Cartonera (Mexique) qui coud à la main les livrets avec leurs couvertures, ou encore celle de La Editorial Ultramarina (Espagne) qui travaille spécifiquement avec des artistes et qui offre de surcroît des versions digitales de ces œuvres.

D'autre part, la diversité multiplicatrice du mouvement « cartonero » permet d'atteindre les firmaments de l'univers littéraire lorsque, au-delà de la périphérie d'Eloisa, on trouve des espaces originaux défendus par des projets comme Babel Cartonera (France) qui se dédie uniquement à la traduction des textes « cartoneros » (de l'espagnol au français et inversement). Sans oublier l'emblématique Yiyi Jambo (Paraguay) qui est la maison d'édition qui publie le plus de titres au monde en portugol sauvage.

² Expression courante qui fait référence aux bonnes ondes.

Enfin, l'innovation éditoriale qui consiste à publier de jeunes auteurs se décale parfois légèrement afin de donner la voix à certaine population oubliée. C'est notamment le cas d'Yvonne Cartonera (France) qui travaille avec les sans-papiers du Ministère de Régularisation des Sans Papiers et celui de l'alter-maison d'édition chilienne Canita Cartonera qui a été créé dans une prison de haute sécurité (Canita signifie petite cellule) où les prisonniers assurent l'ensemble du processus de la production littéraire et graphique à la création manuelle des livres en carton.

La richesse incroyable de tous ces projets c'est cette capacité à produire de l'inimitable car l'âme de chacune de ces maisons d'éditions est aussi unique que chacun des livres qu'elles produisent.

5. Et enfin, tout est mis en place, ce qui implique de nombreux éléments (mouvements sociaux, modèles d'affaires, lois, infrastructures) et l'implication des différents secteurs (publics, privés, sans but lucratifs etc...).

C'est souvent l'étape la plus critique de l'innovation sociale, celle que Muglan nomme « l'institutionnalisation ». Elle est d'ailleurs assez rarement dépassée par les projets innovants portés par les acteurs sociaux. En effet, elle est très souvent assimilée à une « récupération » et donc vue d'un mauvais œil.

Le mouvement cartonero par sa « diversité multiplicatrice » et son développement spontané montre que cette étape n'est pas une finalité irrévocable pour le processus d'innovation sociale. Au contraire, nous pourrions imaginer que la poursuite de l'essaimage offre un paysage cartonero encore plus vaste et plus divers dans quelques mois. Ce mouvement est un mouvement purement social et citoyen qui montre la grande capacité des acteurs à produire de la richesse à travers un projet solidaire.

III. De l'importance de la créativité et du désapprentissage

Nous venons de voir comment l'innovation sociale peut répondre à des besoins non ou mal satisfaits. Or, cette étude de cas nous permet de révéler l'importance de deux notions clés dans l'innovation, la créativité et le désapprentissage.

En effet, la créativité est une notion importante et étroitement liée à l'innovation. Cette créativité est souvent associée à des perspectives psychologiques et des intérêts dans les fondations socio-culturelles même des individus. Les explications de la créativité au niveau individuel ont des répercussions collectives et territoriales. En effet, lier la cohésion sociale et la créativité établit un certain nombre de pans conceptuels rendant possible de parler de créativité sociale car la cohésion sociale est menacée par la nouvelle économie et les nouveaux clivages qu'elle crée (métropolisation, dualité du marché du travail, exclusion etc...). Bien souvent innée, la créativité est cependant grandement déterminée par des facteurs externes à l'individu. Les valeurs et le climat social, les traditions intellectuelles et les croyances culturelles qui orientent ou contraignent la créativité de l'individu comme nous l'explique Sir Ken Robinson (2009) qui affirme que tous les enfants ont une formidable capacité à l'innovation et la créativité et que nous la gaspillons sans vergogne. La créativité est aujourd'hui aussi importante dans l'éducation que la littérature ou les mathématiques et nous devrions la traiter de manière égale. Celui-ci affirme justement que les enfants n'ont pas peur de se tromper « je ne dis pas que se tromper est pareil qu'être créatif mais, si vous n'êtes pas prêt à vous tromper vous ne sortirez jamais rien d'original. En devenant adulte les enfants perdent cette capacité et deviennent peureux d'avoir tort. Nous stigmatisons les erreurs et nous dirigeons notre système éducatif de la sorte. Le résultat est que nous éduquons les enfants en dehors de leurs capacités à être créatifs » (Robinson, 2009). En effet, tous les systèmes éducatifs du monde montrent la même hiérarchie. En haut les mathématiques et les langues, puis viennent les sciences humaines et tout en bas les arts. Et il y a aussi une hiérarchie dans les arts car la peinture et la musique sont en tête, puis viennent ensuite les arts dramatiques et la danse. Aucun système éducatif n'enseigne la danse chaque jour comme on enseigne les mathématiques, pourquoi ? Pourquoi ceux qui réussissent sont ceux qui font ce que l'on attend d'eux ? Il y a une raison à cela. Le système éducatif mondial a été développé pour répondre à des besoins d'industrialisation alors la hiérarchie est fondée sur deux idées. Tout d'abord, celle qui affirme que les sujets les plus utiles au travail sont au sommet.

Ensuite, que l'intelligence économique domine vraiment notre vision de l'intelligence car les universitaires ont modelés le système à leur image. Cela aboutit à constater que beaucoup de gens brillants et créatifs pensent qu'ils ne le sont pas car les matières où ils étaient bons à l'école n'étaient pas valorisées voir stigmatisées. Selon l'UNESCO, dans les trente prochaines années il y aura plus de gens diplômés que dans toute l'histoire, alors soudainement les diplômes ne valent plus rien. Aujourd'hui nous souffrons de ce processus d'inflation académique. Il faut donc changer notre vision de l'intelligence car elle est variée, dynamique et interactive mais surtout distincte. Notre salut pour l'avenir est d'adopter une nouvelle conception de l'écologie humaine, une conception où nous commencerions à repenser notre idée de la richesse et de la capacité humaine. Notre système éducatif a miné notre esprit créatif de la même façon que nous avons épuisé les ressources de la Terre. Nous devons repenser les principes fondamentaux de l'éducation de nos enfants car nous devons prendre soin de ce formidable cadeau qu'est l'imagination, de façon sage, et éviter certains scénarios. La seule façon de voir la richesse de notre capacité créative, et voir nos enfants comme l'espoir qu'ils représentent. Notre tâche est donc de les éduquer de façon complète afin qu'ils puissent vivre dans ce futur et pour cela il nous faut impérativement revoir cette idée de linéarité qui consiste à suivre un cursus car la vie n'est pas linéaire mais organique. Ainsi la reconstruction de notre sens de la compétence et de l'intelligence est au cœur du défi de société. Nous avons construit un modèle éducatif sur le modèle du fast-food, où tout est standardisé. Cela appauvrit notre pensée et nos énergies comme le fast-food détériore notre corps. On doit changer de point de vue et passer d'un modèle éducatif industriel basé sur la linéarité et la conformité à un modèle davantage tourné vers le principe de l'agriculture car nous devons reconnaître l'épanouissement humain comme un processus qui n'est pas mécanique mais organique. Pour replacer la créativité au centre du processus d'innovation dont notre société a besoin aujourd'hui il faut donc révolutionner l'éducation. Mais innover est complexe car c'est faire quelque chose que les gens ne trouvent pas facile pour la plupart. Accepter le changement c'est remettre en cause ce que nous tenons pour acquis, les choses que nous pensons évidentes. Le grand problème de l'innovation est la tyrannie du bon sens et des idées séculaires aucunement remises en cause.

Or, alors que nous n'avons jamais eu autant besoin des personnes créatives, nous constatons que l'éducation n'est pas en mesure de pallier à cette nécessité car elle souffre d'une véritable inertie stigmatisante pour ces profils créatifs. Alors, certes une révolution de l'éducation est à envisager en urgence, mais aujourd'hui pouvons-nous attendre les générations futures pour changer de modèle ? Evidemment non, il faut agir tout de suite et sensibiliser les acteurs sociaux à réinvestir leur créativité. Pour cela, il semble qu'il faille aller plus loin que les lois de l'imitation de Gabriel Tarde et les processus de transformation et de combinaison nécessaires à l'innovation et cher à Kirby Ferguson. Il semble qu'aujourd'hui il faille considérer avec sérieux les mots de Michel Foucault qui affirmait « désapprendre est une des premières tâches importantes de la culture de soi. Il s'agit de se défaire de toutes les mauvaises habitudes, de toutes les opinions fausses qu'on peut recevoir de la foule ou des mauvais maîtres, mais aussi des parents et de l'entourage » (2001). Mais qu'est ce qui fait que pour apprendre quelque chose de nouveau il faille désapprendre l'ancien ? Comment fonctionne ce processus ? Des chercheurs en neurosciences se sont penchés sur cette question. Olivier Houdé a travaillé sur l'apprentissage de l'enfant et son évolution cognitive et il affirme « lors de l'acquisition d'une nouvelle stratégie cognitive, il devrait y avoir inhibition de l'ancienne » (Houdé 2006). Il propose alors d'envisager cette théorie en prenant l'image du chevauchement de plusieurs vagues à l'approche d'un rivage. Les nouvelles expériences menées par les neurosciences montrent donc la complexité de notre espace mental et nous apportent des informations scientifiques essentielles à la compréhension des difficultés auxquelles sont confrontés les acteurs de l'innovation dans la société. Le potentiel d'innovation apporté par la complexité du cerveau humain et sa flexibilité est prodigieux mais il impose de tenir compte des règles d'homéostasie car chaque personne dispose d'un équilibre psychique et cognitif, avec des possibilités d'évolution et des forces utiles à son maintien. Alors deux éléments sont à prendre en compte. Tout d'abord, mettre en compétition des stratégies cognitives au sein de son espace mental n'est pas forcément facile pour tous. Deuxièmement, le contexte sociétal peut être favorable ou défavorable à cette remise en cause (or dans notre société occidentale il semble plutôt défavorable). En ce sens Elkouss Golberg, neuropsychologue de l'université de New York, nous apprend que « l'hémisphère gauche gère les émotions positives et l'hémisphère droit les émotions négatives : de véritables Ying et Yang du cerveau ! »

(Goldberg 2009). Or, lorsqu'une personne est dans un contexte connu et qu'elle se sent bien, elle utilise ses connaissances, l'hémisphère principalement actif est donc celui des émotions positives, l'hémisphère gauche. Au contraire, lorsqu'une personne est dans un contexte inconnu et qu'elle cherche à trouver comment gérer la situation, l'hémisphère principalement actif est celui des émotions négatives, l'hémisphère droit. Alors, l'insatisfaction augmente la vigilance de l'hémisphère dédié au multimodal, celui qui est orienté vers l'ouverture au nouveau. Cette association situation/connaissance/émotion, bien qu'elle semble logique, n'est pas considérée comme évidente dans notre culture. Voilà pourquoi on stigmatise les personnes innovantes comme étant souvent des « rebelles », ou tout du moins insatisfaites et critiques. Mais leurs capacités à remettre en cause les acquis, à désapprendre les pratiques anciennes en font pourtant des éléments précieux pour le renouvellement de notre société. Alors, celle-ci doit mettre en place, si elle veut devenir plus innovante, les conditions qui permettent à ceux qui ont des idées de les mettre en œuvre. Pour la société comme pour le cerveau humain, désapprendre d'anciens modèles est beaucoup plus facile à dire qu'à faire. Le désapprentissage est la condition pour ouvrir la voie à la construction des significations et compétences nécessaires au fonctionnement d'une société transformée. Il faut absolument s'en remettre à la créativité des individus et surtout tester continuellement les expériences faites car ce qui est le plus difficile dans l'apprentissage est le désapprentissage c'est-à-dire l'abandon des compétences passées, fruits d'apprentissage désormais non seulement inutiles mais surtout source d'inertie face à une nouvelle organisation avec de nouveaux enjeux. François Taddei, généticien, affirme « l'avenir appartient à ceux qui sauront mettre à jour leurs savoirs [...] le système éducatif le plus performant est celui qui forme les meilleurs autodidactes. Il ne s'agit pas de supprimer l'enseignement mais de faire en sorte qu'il forme des jeunes dont la principale aptitude sera de savoir renouveler leurs connaissances » (Taddei 2009). Cette réflexion est désormais du domaine de l'urgence, notamment dans un monde où la production du savoir accélère de façon exponentielle. Alors notre regard sur l'innovation au travers du désapprentissage doit dorénavant prendre forme et cette réflexion doit aboutir à une profonde remise en question de notre mode d'apprentissage et bien sûr cela doit être fait dès le plus jeune âge. En effet, comment sortir du modèle et proposer une véritable alternative en reconstruisant sur les cendres du modèle existant ? Cette question est essentielle afin d'éviter de poser une rustine de plus sur les manquements de notre modèle libéral. Faire autrement, et surtout faire de façon durable, oblige les acteurs à désapprendre les règles et les codes édictés par un modèle qui montre ces limites.

Le projet Johns Hopkins Comparative Nonprofit montre qu'entre 1995 et 1998 le secteur non lucratif de l'économie sociale et solidaire représentait 5,1% du PIB de 35 pays des plus développés. Si ce secteur représentait l'économie d'un pays distinct ce serait la 7^{ème} économie mondiale devant l'Italie et l'Espagne et juste derrière la France. Dans ces 35 pays le secteur employait près de 40 millions de personnes à temps plein et il est facile d'imaginer que cela représente beaucoup plus aujourd'hui. La société civile emploie donc en moyenne dix fois plus que le secteur industriel du textile par exemple. Le taux de croissance entre 20 et 30% pour ce secteur sont bien plus importants que l'économie dans son ensemble. A court terme les demandes sociales seront de plus en plus importantes et cela sera aggravé par la crise. La dimension sociale mérite donc plus d'attention et de réponses. Des solutions doivent être trouvées alors que nous faisons face à un moment de grande demande budgétaire, il faut donc être plus efficace avec les ressources disponibles car les moyens traditionnels dans lesquels le marché, le secteur public et le secteur civil ont apporté des réponses ne sont plus efficaces. L'innovation sociale représente donc une option importante à différents niveaux (local, régional, national et international) et dans différents secteurs (public, privé, civil). Son but est d'innover grâce à l'engagement de la société elle-même et d'engendrer d'abord une valeur sociale car l'innovation ajoute une dimension supérieure aux capitaux pour maintenir le tissu social. Enfin, l'innovation réinvente la démocratie en mobilisant chaque citoyen pour devenir une part active du processus d'innovation.

L'innovation sociale comme moteur de l'économie sociale et solidaire et donc moteur du changement de société doit d'abord être définie car comprendre l'innovation sociale est la première étape pour mieux supporter son développement dans la société. Ce développement probablement salvateur nécessitera l'emploi de la créativité

des individus et une véritable révolution du système éducatif afin de sublimer les profils créatifs dès leurs plus jeunes âges. Mais avant tout il nécessitera la sensibilisation au désapprentissage des acteurs sociaux les plus engagés dans le processus d'innovation.

Enfin, l'innovation proposé par le mouvement cartonero, cette diversité multiplicatrice, et le désapprentissage nécessaire à sa mise en action nous fournit un formidable laboratoire d'étude pour une recherche action qui tentera de comprendre comment pouvons-nous transformer les logiques socio-économiques dominantes et redonner la place nécessaire à l'Homme dans un nouveau modèle. Cependant, reste en suspens la question de l'unité d'un tel mouvement spontané. Comment aujourd'hui le mouvement cartonero peut-il parler d'une voix ? Et pourra-t-il servir d'exemple au développement du secteur entier de l'ESS ? « *Qu'est qu'ils nous ont donné ? Misère, pauvreté. Qu'est ce qu'on leur rend ? Des livres. Pour qu'il y ai un autre chemin, une autre porte, une autre voie par laquelle il sera possible de transiter* » Washington Cucurto.

Bibliographie :

Akademia Cartonera, A Primer of Latin American Cartonera Publishers, Parallel Press / University of Wisconsin-Madison Libraries, 2009.

BEPA, Empowering people, driving change, Social Innovation in the European Union, 2011.

Bouchard M.J., Les défis de l'innovation sociale en économie sociale, dans Klein J.L et Harrisson D. (dir.) Innovations sociales et transformations sociales, Quebec, Presses de l'université du Québec, 2007.

Duracka N., Maffet G., De l'Argentine à la France, la diversité notion fondamentale de l'Economie Sociale et Solidaire. Etude de cas : Eloisa et Cephisa Cartonera, Clermont-Ferrand, 2011.

Foucault M., L'Herméneutique du sujet, Gallimard-Seuil, collection « Hautes Etudes », Paris, 2001.

Geoff M., The Process of Social Innovation, Innovations, 2006.

Geoff M., After Capitalism, Prospect, Avril 2009.

Gladwell M., Creation Myth, The New Yorker, 2011.

Jouen M., D'une programmation à l'autre, les ambitions de la politique régionale se réduisent, Tribune, 2009.

Hämäläinen T.J., heiskala R., Social innovations, Institutional change and economic performance : making sense of structural adjustment processes in industril sectors, regions and societies, Northampton, MA : Edward Algar, 2007.

Goldberg E., The New Executive Brain: Frontal Lobes in a Complex World, Oxford University Press, USA, 2009.

Houdé O., 10 leçons de psychologie et pédagogie. Paris, PUF, 2006.

Robinson K., A new view of human capacity, Los Angeles Public Library, Janvier 2009.

Tadeï F., Désapprendre pour apprendre, L'Humanité, 14/04/2009.

Tardes G., Les lois de l'imitation, texte de la deuxième édition, 1895. Réimpression, Paris : Kimé Editions, 1993.

Résumé :

« La nécessité est la mère de l'invention » nous disait Platon 400 ans avant JC. Aujourd'hui, cette nécessité est une évidence. Réinjecter de l'argent en masse ne résoudra pas le problème profond. Il est nécessaire de repenser notre système économique et de revenir à une réflexion à plus long terme. Quelles alternatives se présentent à nous ? Nous parlons de plus en plus du secteur de l'économie sociale et solidaire et du rôle moteur de l'innovation sociale pour un changement de société. Mais qu'est-ce que l'innovation sociale ? Comment se présente-t-elle sur le terrain et comment doit-t-elle être pensée aujourd'hui pour qu'elle devienne une vraie ressource d'avenir ? C'est ce thème qui est ici largement abordé en traitant d'un cas particulier, celui du mouvement cartonero. Enfin, nous tentons d'imaginer comment l'innovation sociale pourrait s'imposer et quels sont les défis contemporains pour lui faire la part belle. Pour cela, deux notions importantes sont développées, celles de la créativité et du désapprentissage.

Axes de recherche :

- ESS
- Innovation Sociale
- Sciences Information et Communication